

“J’AI TUE PAR ACCIDENT”

PAR LEUR FAUTE, D’AUTRES SONT MORTS. TROIS AUTEURS D’ACCIDENTS ONT ACCEPTÉ DE BRISER LE SILENCE. ILS RACONTENT LEUR HONTE, LE SOUVENIR OBSÉDANT DE LEURS VICTIMES ET LEUR CULPABILITÉ D’ÊTRE TOUJOURS VIVANTS.

PAR EMMANUELLE EYLES. PHOTO LUC QUELIN.



Paul Cardi, 28 ANS «POURQUOI LUI ET PAS MOI?»

“ C’était mon meilleur ami, il s’appelait Jérôme et tout le monde l’aimait. Il avait 17 ans et moi 19. C’est moi qui étais au volant quand l’accident s’est produit. Je tiens à préciser que je n’ai sollicité personne pour faire ce témoignage. Je ne veux pas qu’on pense que j’utilise cet événement pour avoir ma photo dans les journaux!

«Ce qui me fait le plus souffrir, huit ans plus tard, c’est que je ne me souviens toujours pas de l’accident. Je ne sais pas si l’on s’est engueulés, si l’on a fait les fous ou si j’ai pétié un plomb. Je ne sais pas quels ont été ses derniers instants. J’aimerais tant comprendre! Ce vide dans ma tête, ce mystère, c’est à devenir fou. Toute la semaine qui a précédé l’accident est également effacée de ma mémoire. On appelle ça une amnésie rétroactive due à un choc crânien.

«Grâce aux témoignages de mon entourage, je sais qu’il m’a appelé et que nous sommes allés boire une bière. Des amis pré-

sents m’ont raconté qu’il a ensuite voulu changer d’endroit et que j’ai pris le volant. Il faisait nuit, la route était un peu verglacée et le conducteur de la voiture que j’ai percutée après avoir fait un tête-à-queue a déclaré que je roulais à 70 km/h. C’est trop rapide pour une route de montagne, mais cela ne suffit pas à expliquer l’accident. Je possédais une vieille Coccinelle VW sans appuie-tête ni ceintures de sécurité – tout ça n’était pas obligatoire à l’époque. Jérôme est mort sur le coup.

«C’est à l’hôpital que commencent mes souvenirs. Je me rappelle le matin de mon réveil, après une nuit de coma. J’avais très mal à la poitrine et je ne comprenais vraiment pas ce que je fichais là. Je m’étais réveillé plus tôt que prévu et ma famille n’était pas encore arrivée. Le personnel ignorait mes questions et me répétait que mes parents n’allaient pas tarder...

«Une infirmière a fini par me raconter ce qui s’était passé. J’ai cru que j’allais devenir fou. Dans mon souvenir, je n’avais pas vu Jérôme depuis au moins une semaine! Je me suis levé. J’ai longé des murs puis descendu des marches en me retenant à la rampe. Je me revois entrer à la cafétéria le cœur battant. Là, il y avait des journaux et j’ai pu découvrir avec horreur que l’infirmière disait vrai. J’étais anéanti. Aujourd’hui, je peux dire que les parents de Jérôme m’ont sauvé la vie. Ce sont des gens extraordinaires. Ils m’ont aussitôt fait savoir qu’il fallait que je tienne le coup, qu’ils étaient avec moi en pensée. Vous vous ►►

► rendez compte: après tout ce que je leur avais enlevé! Jérôme était leur fils unique.

«Les mois qui ont suivi ont été terribles, je passais mon temps à me demander: "Pourquoi lui et pas moi?" Je n'avais aucune attache sentimentale à l'époque, je n'étais utile à personne. J'avais honte d'être indemne. J'aurais voulu y perdre un bras, y laisser mes jambes. M'en tirer sans une égratignure alors qu'il était mort, c'était indécent. Dès ma sortie de l'hôpital, je me suis mis à fréquenter tous les bars où on allait ensemble, pour me confronter aux critiques. Mais j'ai dû changer de village car, dans mon dos, certains copains de Jérôme me traitaient d'assassin. Ils m'en voulaient de leur avoir volé Jérôme, de l'avoir entraîné.

«Je me sentais aussi responsable de ses parents. Durant des mois, j'ai eu très peur car son père n'allait vraiment pas bien. Quand leur vieux chien est tombé malade, j'ai paniqué: sans le chien, il ne leur resterait vraiment plus rien. Pendant environ deux ans, je n'ai pas pu rire ou m'amuser sans en ressentir aussitôt une honte terrible.

«MA VIE, IL FAUT QUE JE LA MÉRITE»

«**C**e drame m'a donné un grand coup de pied. Aujourd'hui, je n'ai plus droit à l'erreur: ma vie, il faut que je la mérite. Depuis l'accident, je mets les bouchées doubles. Je travaille beaucoup et, à 28 ans, je suis déjà père de deux enfants! Paradoxalement, mon bonheur présent découle de ce drame. Je le dois à Jérôme. Ma femme, qui n'étais encore qu'une amie avant l'accident, s'est déclarée à l'hôpital tant elle a eu peur; elle croyait que c'était moi qui était mort.

«Il ne passe pas un jour sans que je pense à Jérôme. Il disait tout le temps qu'il mourrait jeune, qu'il voulait "vivre à fond parce que ça ne durerait pas toujours". Parfois, je me dis qu'il m'a choisi pour mourir. Je ne peux pas penser à ses parents sans avoir envie de pleurer. On s'appelle à la nouvelle année et à l'anniversaire de la mort de Jérôme. Ça me crève le cœur quand ils demandent des nouvelles de mes enfants. Je n'arrive pas à leur dire qu'ils sont beaux et plein de vie.

«Je ne suis pas triste quand je pense à Jérôme: je le sens près de moi et j'ai l'impression qu'il me protège. Je suis allé sur sa tombe pour la première fois il y a quelques mois. Avant, j'avais la hantise d'y être surpris par des gens médisants. Il y avait sa photo sur la tombe et j'ai eu un choc terrible: il me paraissait tellement jeune! Dans ma tête, il a vieilli avec moi, il a de la barbe... Parfois,

j'ai l'impression qu'il me fait signe. Il faut savoir qu'on était imbattables au flipper et que notre machine préférée était le flipper de la Famille Adams. Il y a deux ans, je suis entré dans un bistrot. L'endroit était bondé, toutes les machines étaient occupées, sauf un vieux flipper de la Famille Adams. Je me suis approché, j'ai vu qu'il y avait deux crédits dessus et qu'il était prêt pour une partie...»

Catherine, 45 ANS

«DÈS QUE JE SUIS FATIGUÉE, ÇA REVIENT»

“ “ Je me revois à l'avant de la voiture. C'était le matin, ma fille de 19 ans était au volant. Nous partions en week-end.

Je lisais, tout en regardant ma fille du coin de l'œil. Tout à coup, elle a fait un brusque écart vers la gauche et s'est légèrement déportée. Elle a alors voulu redresser le volant et a donné un grand coup à droite. La voiture a chassé et ma fille a crié: «Maman!» J'ai vu son bras s'apprêter à redresser de nouveau vers la gauche. Comme il y avait une file ininterrompue de voitures qui arrivaient en sens inverse, d'un coup, j'ai tiré le volant vers moi de toutes mes forces. Nous avons quitté la route à 80 km/h.

«Cette nationale était bordée de fossés sur toute sa longueur, excepté à l'endroit où nous étions: au lieu d'un fossé, il y avait une pelouse sur laquelle une famille pique-niquait. Comme je fonçais sur eux, j'ai fermé les yeux, ne supportant pas de voir ce qui allait ce passer. Ils ont été violemment projetés dans les airs, nous avons percuté leur véhicule, et notre voiture s'est retournée. Chaque fraction de seconde s'est imprimée dans mes yeux et dans ma tête. J'ai eu l'impression que tout cela se déroulait très lentement.

«Quand notre voiture s'est remise sur ses roues, je me suis entendue penser: "Tiens, c'est ça un tonneau." Puis ma fille m'a regardée, elle pleurait toutes les larmes de son corps, sa tempe ouverte saignait abondamment. Elle se vidait de son sang et son visage devenait gris, puis verdâtre. J'ai pensé: "Je ne veux pas qu'elle meure!" Je ne sais comment j'ai trouvé des mouchoirs et arrêté l'hémorragie. J'avais l'esprit extrêmement clair, mon énergie était comme décuplée. C'est seulement lorsque les pompiers ont découpé la tôle du toit pour nous en extraire que j'ai pris conscience de l'horreur de l'accident. J'entendais des hurlements et des gémissements

tout autour de moi. J'ai aperçu un homme mort, des corps ensanglantés gisant au sol.

«Je n'osais pas regarder, je ne pouvais croiser aucun regard, c'était trop horrible. Des hélicos tourbillonnaient, il y avait huit véhicules de secours. Je ne peux pas en parler sans pleurer. La famille qui pique-niquait était composée d'un couple, de leur trois fils et de leur fillette. Il y avait également le frère de la femme; cet homme a péri écrasé sous notre voiture. Les fils ont eu des rotules et membres éclatés mais ils ont survécu. La mère a été touchée à la colonne vertébrale et est aujourd'hui handicapée. Son mari a eu les jambes écrasées, il a été amputé et se déplace en chaise roulante. La petite est indemne car elle était partie jeter quelque chose à la poubelle au moment de l'impact.

«Quand je pense à ces gens, je me sens devenir folle. J'imagine ce que leur vie est devenue depuis que notre voiture a surgi sur cette pelouse. Je pense à cet homme qui a perdu la vie. La honte et la culpabilité m'écrasent. J'aimerais leur écrire, mais toute parole me semble dérisoire. Le soir de l'accident, j'ai appelé mon mari, mais je n'ai pas osé lui exposer la gravité de l'accident. Ma fille ne cessait de me demander ce que nous faisons à l'hôpital et j'avais beau le lui expliquer, elle n'imprimait pas.

«J'étais terrorisée à l'idée que des proches de cette famille viennent se venger. Je ne savais pas s'ils étaient dans le même hôpital et je sursautais à chaque bruit de pas dans le couloir. Les gendarmes sont venus prendre ma déposition, et il a fallu que je raconte le drame devant ma fille. C'était terrible, elle criait: "On me colle tout ça sur le dos et moi je ne me souviens de rien!" Les gendarmes ont cru qu'elle jouait la comédie. Le lendemain, les journaux locaux titraient: "Une voiture folle fauche une famille entière".

«JE N'OSAIS PLUS SORTIR»

«**L**es mois qui ont suivi ont été un calvaire. Moi qui suis croyante, je ne comprenais pas pourquoi Dieu avait permis ça. Je ne faisais plus rien, des amies venaient pour le ménage. Je n'avais plus de goût pour quoi que ce soit, la vie se vidait de mes doigts. Pendant longtemps, j'ai redouté une vengeance. Je n'osais plus sortir, je sondais le palier en rentrant chez moi et je sursautais à la sonnerie du téléphone. Monter dans une voiture était pour moi un supplice, et je redoute toujours les départs en vacances. Aujourd'hui, par la force que je puise en Dieu, j'arrive à peu près à ne plus m'enliser dans la culpabilité. Mais dès que je suis fatiguée, ça ►►

“J’AI TUÉ PAR ACCIDENT”

revient! Ma fille va mieux, mais c’est très dur. Elle a dû suivre une thérapie. Elle et moi avons à jamais perdu l’insouciance. Nous sommes deux rescapés et nous avons compris que la vie ne nous appartient pas.

«Ce drame est pour nous une cassure intérieure totale. Il faut retrouver la confiance en soi, conduire à nouveau. Certainement, mon cœur est devenu sensible à la souffrance des autres, mais je suis aussi plus exigeante quant à la sécurité, pour moi et pour ceux qui m’entourent.»

Philippe, 30 ANS

«J’AI APPRIS À VIVRE AVEC CE DRAME»

“ J’avais tous les torts. J’avais bu quelques verres de trop à un anniversaire et je m’amusaissais à essayer de dépasser la voiture de ma copine. Nous allions en boîte, j’étais insouciant et inconscient. Je n’ai pas vu le scooter, en sens inverse. Dessus, il y avait une gamine de 15 ans, elle avait mis son clignotant et attendait de pouvoir tourner à gauche. Le choc, le bruit de la tôle froissée, la peur au ventre, tout est à jamais gravé en moi. Je la revois dans la lumière des phares, baignant dans son sang. Cette image me hante encore neuf ans plus tard.

«Je me suis précipité vers elle et j’ai posé sa tête sur mes genoux. Je pleurais, je tremblais. Je me souviens avoir crié: “Si elle ne s’en sort pas, je me tue!” Dans le quartier, tout le monde semblait la connaître, et les gens se faisaient de plus en plus nombreux autour de nous. C’était un moment terrible. Je sentais qu’il se passait quelque chose d’irréparable. Quand on a annoncé qu’elle venait de mourir dans le camion du Samu, j’ai ressenti une immense solitude. Être responsable de la mort de quelqu’un, c’est comme une chute.

«Le lendemain, ses parents ont frappé à ma porte. Ils voulaient voir quel genre de type avait tué leur fille. Ce sont des gens bien, et j’ai énormément de respect pour eux. Ils m’ont appris la tolérance; depuis, je m’efforce d’être moins radical dans mon rapport aux autres.

«Le permis de conduire m’a bien sûr été retiré pour trois ans et j’ai dû faire 240 heures de travail d’intérêt général comme semi-brancardier. J’aurais voulu pouvoir me rendre utile et travailler sur les autoroutes, mais en réalité, on me laissait mijoter dans mon coin et je ne faisais rien du tout. Cette période a été très noire et j’ai souvent pensé au sui-

Entretien avec le professeur Maurice Ferreri, chef du service de psychiatrie de l’hôpital Saint-Antoine, à Paris

«LES AUTEURS D’ACCIDENTS MORTELS ONT BESOIN DE S’IDENTIFIER AU DÉFUNT»

MARIE CLAIRE: Que se passe-t-il dans la tête de l’auteur d’un accident mortel pendant les mois et les années qui suivent le drame?

MAURICE FERRERI: Tout d’abord, c’est le choc, l’hébétéude qui peut rendre fou. J’ai vu des individus faire des bouffées délirantes aiguës et nier la réalité pendant plusieurs jours. Ils ne pouvaient ni contempler ce qu’ils avaient fait ni l’intégrer. Ensuite, pendant des mois et des mois, ils ont repris le cours de leur journée, se répétant inlassablement que s’ils avaient pris tel itinéraire ou fait telle chose auparavant, l’accident, à quelques secondes près, n’aurait pas eu lieu. Beaucoup souffrent aussi de ce que j’appelle «le syndrome de l’indemne». Leur culpabilité est renforcée par le manque de gravité de leurs blessures. Ils ont honte d’être vivants.

M. C.: La culpabilité est-elle utilisable comme «matériau» de guérison?

M. F.: Malheureusement, non. La culpabilité est un sentiment sans fond dans lequel on s’enlise. Elle pousse les individus à penser sans cesse au défunt, à en rêver. Plus la charge affective est forte et plus la mémoire fixe. Ils finissent par se replier sur leur culpabilité et se désintéresser de ce qui les entoure.

M. C.: L’entourage n’est-il d’aucun secours?

M. F.: Tant que les auteurs sont sous le choc initial, l’entourage ne peut pas les approcher. Ce n’est que lorsqu’ils glissent dans la phase de dépression que l’on peut les accompagner. Beaucoup ont besoin d’une psychothérapie. Il faut les restaurer narcissiquement en leur montrant qu’ils sont factuellement étrangers au drame, que cela aurait pu arriver à quelqu’un

d’autre, en mettant l’accent sur le caractère irresponsable, plutôt que coupable, de leur conduite. Ils peuvent alors amorcer le travail de deuil, qui sera différent selon qu’ils connaissaient ou non la victime.

M. C.: Est-il plus facile, pour l’auteur d’un accident, de faire le deuil d’une personne que l’on connaissait?

M. F.: Oui, car les auteurs peuvent s’identifier au défunt qui les obsède. Ils émergent de la dépression lorsque leurs cauchemars sont submergés par des souvenirs heureux du défunt. Cela peut prendre des années. Ces souvenirs positifs éloignent la dimension dépressive et sont comme un baume pour leur esprit blessé. Ils idéalisent le défunt, ressentent de la joie à penser à lui, et peuvent réinvestir l’extérieur. Ils renouent des relations avec leur entourage, font à nouveau des projets. En admettant les souvenirs, ils ont admis que la personne était morte. A la fin d’un travail de deuil, il arrive qu’un désir d’enfant se fasse sentir. C’est une manière inconsciente de régler un contentieux avec la mort.

M. C.: Et ceux qui ne connaissaient pas la victime?

M. F.: Ils ne peuvent pas aménager le travail de deuil, puisqu’ils n’ont pas d’images de la victime. Il faut donc attendre que, peu à peu, les images du drame s’éloignent. Il leur est parfois nécessaire de se confronter à la famille et de se renseigner sur la victime. Ils échafaudent sur sa vie, se renseignent sur elle et tentent de se l’approprier un petit peu. C’est une sorte de rituel qui leur permet d’assumer tout doucement ce qu’ils ont fait.

M. C.: La guérison passe-t-elle nécessairement par une réconciliation avec la famille de la victime?

M. F.: S’il s’agit d’une famille aidante et compréhensive, elle peut en effet beaucoup aider l’individu. Mais si elle est dans la revendication, car elle-même soumise à un deuil insupportable, la confrontation peut être très néfaste.

M. C.: Quelles sont les conséquences psychologiques d’un tel drame?

M. F.: Tout comme ceux qui subissent des opérations très graves, les auteurs d’accidents mortels ne voient plus leur vie du même œil après le drame. J’ai vu des patients âgés de plus de 50 ans simplifier radicalement leur vie et vouloir toucher à l’essentiel. Ils prennent du recul, vivent plus lentement. Les jeunes, au contraire, mettent les bouchées doubles. Ils ont «senti le vent du boulet». La mort les a frôlés et ils ont à jamais perdu leur sentiment d’invulnérabilité.

M. C.: Y a-t-il jamais guérison?

M. F.: La culpabilité s’éloigne parce qu’avec le temps, le métabolisme psychologique digère l’horreur de l’événement. Le souvenir existe toujours, mais il est moins traumatisant. Mais les rechutes sont fréquentes. Pendant de longues années, les moments anniversaires sont extrêmement douloureux. Dès que les auteurs de l’accident sont vulnérabilisés (par un échec affectif, le décès d’un proche, etc.), le souvenir du drame revient et reprend ses ravages.

M. C.: Pourquoi est-ce que le goût de la vie finit par revenir?

M. F.: J’ai vu des grands malades et handicapés accepter des mortifications intolérables et, toujours, vouloir vivre et continuer à vivre. La pulsion de survie qui se loge au fond de nous éloigne les représentations mortifères et nous fait aspirer au bonheur encore et toujours.

cide. Chaque matin, la culpabilité me réveillait. Inlassablement, je revivais cette soirée en la modifiant: je refusais de boire, je prenais un autre itinéraire, je discutais plus longtemps avant de prendre ma voiture. C’était à devenir fou. Mes parents étaient complètement dépassés. Je recevais beaucoup de coups de fils anonymes: des insultes, des menaces de mort. Personnellement je m’en fichais, mais j’avais mal pour mes parents.

«Cette jeune fille m’obsédait. J’ai voulu connaître son adresse, sa date de naissance, son école. J’imaginai tout ce qu’elle n’allait pas vivre à cause de moi. Tout ça a duré trois

ou quatre ans. C’était comme si c’était arrivé la veille, ça ne passait pas. Et puis un matin, je me suis dit: “Tiens, tu y as moins pensé.” La douleur s’était un peu éloignée.

«J’ai trouvé un emploi aux pompes funèbres. J’avais besoin de voir la mort de plus près et de l’apprivoiser. Ce n’était pas morbide, c’était cathartique. Aujourd’hui, je vais mieux, même si je me sens coupable dès que je suis heureux. J’ai besoin d’une vie personnelle solide et bien ancrée dans le réel. Je suis marié et j’ai deux enfants. J’ai appris à cohabiter avec ce drame: il fait partie de moi.»

PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUELLE EYLES